Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 14 (1881)

Artikel: Le principe essentiel du protestantisme

Autor: Nippold, Frédéric

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379293

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE
PRINCIPE ESSENTIEL DU PROTESTANTISME

PAR

FRÉDÉRIC NIPPOLD

professeur à Berne [1].

Quand l'honorable président de notre société me demanda si j'étais disposé à me charger du présent rapport, je lui répondis oui sans hésiter. Depuis bien des années, avant même que je fusse appelé à remplir des fonctions officielles dans ce pays, j'avais été frappé de l'importance pour les Eglises réformées de la Suisse de leur assemblée pastorale annuelle, et de l'influence bénie qui, de ce centre idéal, a rayonné dans toutes les directions. Des circonstances où ma volonté n'est entrée pour rien m'ont seules empêché jusqu'ici de prendre une part plus active à vos travaux. C'est donc avec joie que j'ai répondu au premier appel, tout en éprouvant d'abord, je l'avoue, relativement au sujet choisi, quelques-uns des scrupules énoncés par plusieurs des rapporteurs cantonaux.

Pour un rapporteur pris dans le canton de Berne la tâche était encore aggravée par le fait qu'un travail, exposant d'une manière remarquable les résultats assurés de l'investigation

[1] Rapport lu dans la XLe assemblée annuelle de la société pastorale suisse, à Frauenfeld, le 9 août 1881. — Les rapports présentés à cette société ne se publient que dans la langue originale et n'entrent pas dans le commerce. Nous croyons donc rendre un vrai service à nos lecteurs en leur offrant une traduction de la remarquable étude de M. le professeur Nippold. (*Réd.*)

scientifique touchant le principe du protestantisme, a été présenté naguère à la section bernoise par M. le pasteur Rüetschi, de Münchenbuchsee[1]. On trouve déjà dans ce rapport toutes les qualités qui distinguent le mémoire du même auteur sur l'*ancien dogme protestant de la perfection originelle et de la chute*, mémoire couronné récemment par la société de la Haye. Je ne puis pour ma part que me joindre sans réserve à la distinction établie de nouveau par M. Rüetschi, à propos de la question qui doit nous occuper, entre la forme rationnelle de nos vieux dogmes ecclésiastiques et leur contenu religieux.

Cependant les motifs par lesquels le comité justifia son choix firent bientôt taire mes scrupules, et, je dois l'avouer, plus mon travail avançait, plus je me sentais attiré et gagné par mon sujet.

Je traiterai la question tout simplement d'une manière historique, et j'espère que cette façon de l'envisager, la seule à laquelle je me sente appelé, sera fructueuse pour nos débats. Sans doute, tout nouvel examen du principe constitutif de nos Eglises doit avoir pour effet de nous inciter à un nouveau travail sur le seul fondement qui puisse être posé, celui que nos bienheureux réformateurs ont débarrassé de tant d'ouvrages en bois, en foin et en chaume qu'on y avait entassés. Mais à cet objet se rattachent des questions susceptibles de si riches développements, que votre attention, malgré la meilleure volonté, serait mise à trop rude épreuve. Permettez-moi donc, après cette indispensable *captatio benevolentiae*, d'entrer immédiatement dans le vif de mon sujet.

Chose assurément digne de remarque, en fait de travaux émanés des sociétés pastorales cantonales, la Suisse romande est représentée bien plus au complet que ne l'est la Suisse allemande. Le 28 février déjà, la section genevoise avait son assemblée, dans laquelle ont été lus les rapports approfondis de MM. les pasteurs Delétra et Ernest Martin. Le 9 mars ce fut le tour de Neuchâtel, où M. le pasteur Buchenel présentait

[1] Ce travail a été publié sous le titre : *Welches ist das Prinzip des evangelischen Protestantismus ?* Berne 1879. — Voir le compte rendu qui en a paru dans cette *Revue*, janvier 1880.

un mémoire des plus soignés. Du canton de Vaud, enfin, je reçus un travail dans lequel la critique n'abdiquait aucun de ses droits, mais qu'animait aussi un souffle religieux puissant; je ne demanderais pas mieux que de pouvoir transcrire ce discours mot pour mot. L'auteur en est M. Astié, professeur à Lausanne. Ces différents rapports étaient accompagnés d'un compte rendu des débats auxquels ils avaient donné lieu.

Pour ce qui est de la Suisse allemande, les pasteurs de Bâle-ville et de Bâle-campagne ont eu une assemblée en commun où M. Straumann, pasteur à Muttenz, a lu un bon et solide travail, qui m'est parvenu avec le résumé de la discussion. D'autres cantons, Glaris entre autres, ont étudié aussi les questions posées; j'en ai eu quelques nouvelles indirectes, mais sans qu'on m'ait fait tenir aucun rapport. De Berne, en revanche, j'ai reçu à la dernière heure un travail excellent, pour le fond comme pour la forme, de M. Romang, pasteur à Rüegsau. En outre, sans parler du mémoire déjà mentionné de M. Rüetschi, on m'a communiqué les thèses de trois rapports présentés dans des conférences locales : celles de M. le doyen Güder, bien connu par ses études scientifiques sur les principes réformés; celles de M. le pasteur Joss, d'Herzogenbuchsee, dont le livre sur *la réunion des églises séparées* n'est pas sans rapport avec notre sujet[1]; celles enfin provenant de la société pastorale de l'Oberland, la même qui précédemment a provoqué le travail de M. Rüetschi. Après coup, il m'est encore parvenu un mémoire très étendu de M. le pasteur Simmen, de Habkern, maintenant à Zofingue. Mentionnons enfin, comme dernière contribution, un travail imprimé de M. le pasteur Oehninger, sur *le principe, le but, et la dégénération du protestantisme.* Le point de vue particulier de l'auteur, qui se rattache aux idées (irvingiennes) de M. Thiersch, doit vous être connu. Ce qui a intéressé votre rapporteur ç'a été de constater que, malgré des divergences fondamentales dans la manière d'envisager les documents bibliques et dans la conception des articles de foi, il se rencontre avec lui dans plus d'un *pium desiderium.*

[1] Voy. *Revue de théol. et de phil.* d'octobre 1878.

Nul de vous ne s'étonnera d'apprendre que l'extrême diversité de points de vue qui s'est produite à l'occasion du sujet qui est à notre ordre du jour, se reflète aussi dans les rapports dont nous venons de parler. C'est avec le plus vif intérêt que nous avons suivi ces courants d'idées si divers, allant des vues de l'école moderne du protestantisme français à l'idéal ecclésiastique de Vinet, et des conceptions de la jeune école théologique bâloise jusqu'aux apologies du vieux dogme ecclésiastique. Aussi, pour rendre aux travaux soignés et pleins d'idées qu'on m'a fait parvenir l'hommage qu'ils méritent, sans pourtant interrompre à chaque instant le fil de mes propres pensées, j'aime mieux présenter, au lieu de citations éparses, un tableau d'ensemble des points de vue des divers rapporteurs. Mais, dans l'intérêt de la discussion, cet aperçu ne saurait prendre place en cet endroit; je le réserve pour les débats subséquents.

Sans parler pour le moment de cette diversité des points de départ et de toutes les questions qui s'y rattachent, qui ne sait que sur la première, déjà, des questions qui nous sont posées[1], on a écrit des centaines de dissertations et de livres pleins d'érudition? Avec tout cela, une réponse qui puisse satisfaire généralement n'a point encore été donnée et ne le sera probablement jamais. Car c'est précisément quand il s'agit de pareilles questions de principe que la divergence entre conceptions nées d'un même sol, issues d'une source commune, va s'accentuant le plus fortement. Je crois donc, malgré l'intérêt d'une telle étude, en particulier pour l'historien, devoir me dispenser de passer en revue la littérature du sujet que nous abordons. Ce n'est certes pas que je méconnaisse la haute valeur de maint travail consacré à cet objet : travaux qui ont donné une vigoureuse impulsion à ce genre d'études et ont fait de cette branche de la science un domaine cultivé avec prédilection. Au reste, la controverse suscitée par Mœhler sur les rapports du catholicisme et du protestantisme, la compa-

[1] Le comité central de la Société pastorale, pour préciser le sujet mis à l'étude, avait posé trois questions, dont la première était ainsi conçue : *Quel est le principe essentiel du protestantisme?*

raison, inaugurée par Schneckenburger, entre les systèmes luthérien et réformé, ne sont pas demeurées stériles. Elles ont abouti à des résultats scientifiques généralement acceptés. Et en est-il un seul parmi vous, messieurs, qui, en réfléchissant à notre sujet, ne se soit rappelé avec un légitime orgueil tout ce dont la science est redevable, pour l'élucidation de ces questions de principe, à des hommes tels qu'Alexandre Schweizer et Biedermann, Schenkel et Hagenbach, nos guides et nos modèles ? Mais pour aujourd'hui il nous faut renoncer à toutes ces vues rétrospectives, sous peine de nous laisser submerger par la surabondance des matières. Je le puis d'autant mieux que l'écrit de M. Rüetschi, qui est à la portée de chacun, renferme un aperçu vraiment exemplaire des discussions auxquelles le sujet a donné lieu jusqu'à nos jours.

I

1. Quel est le principe essentiel du protestantisme ? A cette question[1], la plupart des rapporteurs cantonaux laissent échapper un profond soupir. « C'est, disent-ils, une question taillée sur un patron par trop doctrinaire; elle n'est pas née de la vie pratique, mais sent les rubriques de l'école ou du cabinet d'études. » Cette impression-là n'a rien qui doive nous surprendre. On aurait peine, en effet, à imaginer une carte d'échantillons plus bigarrée que celle des diverses dénominations protestantes, surtout dans la période actuelle ; — période qui a débuté pour chaque Eglise par la restauration de ses dogmes distinctifs, quelque peu effacés au siècle dernier, et par l'identification de ces doctrines confessionnelles avec la foi chrétienne elle-même.

Voyez la longue liste des Eglises calvinistes, toutes édifiées sur un dogme commun, la prédestination, mais séparées à bien des égards par des questions constitutionnelles ; — le méthodisme, de plus en plus influent dans le nouveau monde, avec son penchant pour les réveils ; — le baptisme, qui met

[1] Le mot que nous traduisons par essentiel : *einheitlich*, signifie plus exactement : *un, commun*, constituant l'*unité* du protestantisme.

l'accent sur le baptême en tant que bain de purification, et qui ne s'en subdivise pas moins en baptistes « généraux » et particularistes, en vieux et en nouveaux baptistes; — le luthéranisme, avec sa « lutte de l'Eglise de Luther pour maintenir la doctrine de Luther sur la cène » ; — l'Eglise de Transylvanie, à tendance plus spécialement mélanchtonienne, en relation étroite avec l'école à tous ses degrés ; — la confrérie des Remontrants, qui a frayé les voies à une exégèse sincèrement scientifique; — la communauté des Frères, avec ses « tropes » divers; — le christianisme unitaire, avec sa recherche d'une vivante imitation de Christ; — celui des quakers, ces pionniers dans la lutte contre les misères sociales ; — l'Eglise de Swedenborg, avec ses révélations sur le monde des esprits; — le darbysme, rejetant toute charge ecclésiastique, et l'irvingisme, qui veut rétablir celles de l'âge des apôtres; — le « Temple allemand » et son énergique chiliasme ; — les innombrables petites congrégations d'Amérique et les multiples conventicules piétistes de l'Allemagne, qui diffèrent encore profondément entre eux d'une contrée à l'autre ; — puis, en regard de toutes ces dénominations, les partisans d'un christianisme « éclairé, » conforme à la raison, et le commun des fidèles, le peuple de l'Eglise, dont le christianisme, à vrai dire, n'a plus rien de confessionnel : — est-il possible d'imaginer de plus grands contrastes! Et avec tout cela je n'ai pas encore dit un mot des différents groupes existant au sein des Eglises de notre pays, lesquels se sont pourtant livré tant et de si passionnés combats. Je n'ai rien dit des indépendants et des nationaux, des réformistes, des orthodoxes et des partisans de la conciliation, qui, s'il fallait en croire les ardents de l'un et de l'autre bord, représenteraient non seulement des principes distincts, mais des religions diamétralement opposées. N'est-ce pas un irrémédiable chaos, une véritable désagrégation intérieure? Faut-il s'étonner si du côté papiste on met toujours plus de zèle à jouer le tour bien connu qui consiste à citer les « témoignages de protestants sur le protestantisme, » en reproduisant avec complaisance les effusions polémiques de notre droite contre la gauche, de notre gauche contre la droite, et de toutes deux

contre le centre, — pour s'écrier ensuite : Le voilà bien, votre protestantisme ! Nous étonnerons-nous si, dans notre propre camp, plusieurs sont troublés à la vue de cet état de « guerre de tous contre tous, » et font appel à une autorité ferme et stable qui puisse maintenir l'unité ?

Mais une pareille autorité n'existe pas. C'en est fait du vieux principe ecclésiastique en même temps que du catholicisme. Il est vrai que les vieilles confessions de foi qui, dans le cours du développement plus normal des choses au XVIIIe siècle, s'étaient effacées comme d'elles-mêmes, ont repris une vie factice sous l'influence galvanisante du cryptopapisme de l'époque de la Restauration, mais sans pouvoir exercer aucune action profonde sur l'Eglise de notre temps. Ce qu'on a appelé l'*Union positive* en est venu, en fait de résultats *positifs*, à amalgamer les pires excroissances du luthéranisme et du calvinisme, et à en appeler, contre le développement normal au sein du protestantisme, aux armes que la curie romaine a coutume de manier. L'Alliance évangélique, manifestation d'une grande portée, pleine de largeur à ses débuts, et des plus libérales au meilleur sens du mot, n'a abouti en définitive qu'à constituer un parti de plus. Où donc est notre commun terrain ? Serait-ce dans la Bible, la collection des écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament ? Mais c'est sur elle justement que prétendent s'appuyer tous ces dogmes, exclusifs les uns des autres, que proclament les diverses Eglises protestantes ! On peut bien dire qu'il a des yeux pour ne point voir, celui pour qui pareil spectacle n'est pas l'illustration parlante de ce mot du vieux Werenfels : *Hic liber est in quo quaerit sua dogmata quisque.*

2. Si donc par voie d'affirmation nous ne découvrons pas de principe positif, ne réussirons-nous pas mieux en procédant par voie négative ? en prenant pour point de départ l'*opposé* du protestantisme, à savoir le catholicisme, et en concluant de ce qu'est celui-ci à ce que doit être celui-là ? On a écrit de nombreux volumes, tout farcis d'érudition, sur cette question de la différence entre le catholicisme et le protestantisme. Et à côté de ces productions d'une précision dialectique, qui ont eu la chambre d'étude pour berceau, il existe une littérature po-

lémique populaire qui a nom légion, et à laquelle apportent leur tribut presque tous ceux qui ont passé de l'un des camps dans l'autre. Mais prenons-y garde ! Ici encore l'étude historique calme et impartiale arrive à des résultats quelque peu différents de ceux du dogmatisme qui s'en va répétant : Hors de moi point de salut. Il est vrai, les défenseurs tant du catholicisme que du protestantisme démontrent que la contradiction entre les deux confessions est insoluble, et que la vérité est toute d'un côté, le leur propre bien entendu. Mais quand vous examinez la chose de plus près et que vous ne vous borniez pas, comme c'est l'usage, à prêter l'oreille aux seuls représentants de votre propre parti, vous constatez bientôt que de part et d'autre on recourt au même idéal, que par conséquent cet idéal est commun aux deux partis.

Et comment, après tout, pourrait-il en être autrement ? Le catholicisme et le protestantisme sont deux souches issues de la même racine : le royaume des cieux, apporté sur la terre par un même Seigneur au nom duquel toutes les langues invoquent Dieu comme Père. Ce royaume, — il n'est presque pas une parabole de Jésus qui ne nous l'enseigne, — présente toujours un double aspect : il est, d'une part, la communauté des enfants de Dieu, mais en même temps il veut être à demeure dans chaque cœur individuellement. Laissons là toutes les spéculations savantes, laissons également de côté la conception historique bien connue de Rothe ; il suffit des discours de notre Seigneur pour nous faire revendiquer le caractère à la fois *universaliste* et *individualiste* du royaume de Dieu. Le premier de ces caractères se manifeste dans l'idéal catholique, le second dans l'idéal protestant.

Pur paradoxe ! s'écriera plus d'un à l'ouïe de cette thèse. C'est possible ; seulement, je demande que, pour l'infirmer, on n'invoque pas l'histoire. La vraie histoire de la Réformation ne connaît pas l'opposition entre catholicisme et protestantisme, pas plus qu'elle ne connaît de principes formel et matériel soi-disant opposés au judaïsme et au paganisme catholiques. Ce nom de *catholique*, aucun de nos réformateurs ne l'a répudié. Bien plus : les plus anciens symboles, à commen-

cer par la confession d'Augsbourg, ont précisément pour but d'empêcher qu'on ne conteste aux protestants le droit de porter ce nom. Et quand les Eglises nouvelles se virent dans l'obligation de se constituer à part, elles désignèrent assez longtemps encore leurs ministres comme étant des représentants de l'Eglise « catholique. » L'année même de la mort de Luther, au moment où allait éclater la guerre de Smalkalde, les théologiens de Wittemberg, Bugenhagen, Cruciger, Major, Mélanchton, donnaient à Melchior Piscator, de Nördlingen, l'attestation que voici :

« Comperimus eum recte tenere summam Christianae pietatis et amplecti puram evangelii doctrinam, quam ecclesia nostra uno spiritu et una voce *cum catholica ecclesia Christi* profitetur, ac a fanaticis opinionibus damnatis judicio *catholicae ecclesiae* abhorrere. »

Ce ne fut rien moins que de leur propre chef que, dans la suite, les Eglises qui protestaient renoncèrent à la qualification de catholiques. Elles y furent contraintes par une clause de la paix de religion d'Augsbourg, digne pendant de la « réserve ecclésiastique. »

Mais alors à quoi bon le schisme, si les réformateurs prétendaient être catholiques aussi bien que leurs adversaires ? La réponse est bien simple. Ce n'est point en opposition au *catholicisme*, mais en opposition au *papisme* qu'ont surgi les Eglises nouvelles. Cette opposition-là est en effet absolue, et elle ressort de la façon la plus tranchée dès les premières origines de la Réforme. Précisément parce que la Réformation, à ses débuts, ne voulait être autre chose que la reprise des tentatives de réforme qui s'étaient succédé à travers tout le moyen âge, mais avaient été constamment écrasées par la curie romaine, elle s'est vue obligée dès l'abord de faire front contre cette dernière, centre de toutes les dépravations qui avaient envahi l'Eglise. Ce ne furent même pas les réformateurs qui les premiers transportèrent la lutte de la question accessoire des indulgences, qui lui avait donné naissance, sur le terrain de la question centrale, celle de la domination universelle, de l'infaillibilité du pape.

En effet, l'an 1518 déjà, s'agitait la même question qu'en 1870. Déjà alors les partisans de la papauté ont, sinon atteint, du moins poursuivi le même but. Sylvestre Prierias et Hoogstraten, Wimpina et Eck, Cajetan et Miltiz, Emser et Cochläus, tous ont contribué, chacun pour sa part, à placer Luther en face de ce dilemme : ou le pape ou Christ ! D'autre part, les importants écrits du réformateur publiés en 1520 portent déjà la trace évidente de la connaissance qu'avaient Hutten et Rubéan de la curie et des « courtisans » romains. Le puissant mouvement populaire, de son côté, qui s'empara si promptement et avec tant d'intensité de toute la nation allemande, n'a trouvé nulle part un écho plus fidèle, plus distinct que dans l'écrit de Kettenbach intitulé : *Parallèle entre notre très saint père et seigneur le Pape et l'hôte étrange et étranger dans la chrétienté, qui a nom Jésus.* Les tableaux de Kranach et de Manuel, qui mettent en regard l'un de l'autre le Christ et l'Antéchrist n'offrent pas une image moins fidèle du sentiment populaire.

Dans tout cela, cependant, il n'y avait qu'un retour aux idées, toujours les mêmes pour le fond, dont il est aisé de suivre la trace en remontant des Hussites et des Wicleffites aux Vaudois et aux Cathares ; des Grégoire de Heimbourg et des Marsile de Padoue à l'écrit datant de l'époque des Hohenstauffen : *De Innocentio quarto Antichristo*, et à l'idéal ecclésiastique du pape Clément III, le victorieux adversaire de Grégoire VII, et ainsi de suite, en remontant toujours plus haut. Continuant l'œuvre des *testes veritatis* de tous les siècles précédents, les hommes du XVIe siècle engagèrent à leur tour un combat de géants contre « le vieil et méchant ennemi. » Il leur fut donné à eux de moissonner ce qu'avaient semé leurs prédécesseurs. Pour remettre en lumière l'Evangile de Christ, but poursuivi tour à tour par les uns et les autres, il fallut finir par rompre une fois pour toutes avec les tendances dans lesquelles les chrétiens les plus sérieux de tous les siècles du moyen âge avaient reconnu une incarnation de l'esprit antichrétien. Basé dès l'abord sur tout un enchaînement des plus grossières fourberies, l'abus papal des choses saintes en vue des fins les plus profanes ne connut plus de bornes, après que les grands

conciles réformateurs du XVe siècle eurent échoué. L'immoralité scandaleuse qui s'étalait à la cour des papes Innocent VIII et Alexandre VI (il fallait remonter à la pornocratie du Xe siècle pour en trouver la pareille; de nos jours, il est vrai, le cardinal Antonelli en a fourni un nouvel exemple), ce dévergondage et la politique conquérante, mondaine, dynastique des Jules II et des Léon X ne pouvaient pas ne pas faire penser à Babylone, la grande prostituée de l'Apocalypse, ou à l'homme de péché dont parle la seconde épître aux Thessaloniciens, lequel s'assied dans le temple de Dieu et s'arroge les attributs divins. On sait que le dernier écrit de Luther, son testament, pour ainsi dire, traite *de la Papauté à Rome, instituée par le diable.*

3. En dépit de cette opposition absolue de la Réformation au papisme, nous ne voyons que trop souvent, de nos jours, les coryphées du luthéranisme soi-disant fidèle à la confession au premier rang des vassaux volontaires de la papauté. Le calvinisme confessionnel lui-même s'est engagé parfois dans une voie analogue, par exemple en Hollande. Un phénomène comme celui-là nous amène tout naturellement à nous poser cette autre question : Est-il possible de dégager le principe du protestantisme de quelqu'une des confessions sur lesquelles ces partis prétendent élever l'édifice de l'Eglise ?

Si notre étude avait en vue le système doctrinal (Lehrbegriff) de l'une ou de l'autre Eglise, il va de soi que leurs symboles seraient pour nous d'une importance majeure. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Ce que nous recherchons, c'est le *principe* du protestantisme, c'est sa pensée mère, l'idée qui dès le début y aurait joué le rôle de force motrice. Dès lors, il n'est pas même besoin de vous rappeler le but tout différent auquel devaient servir les confessions de foi à l'époque où on les dressait. Ce but, les modifications que Mélanchton fit subir à l'Augustana dans son article le plus controversé le mettent suffisamment en évidence. Notre question, elle aussi, se laisse résoudre tout simplement l'histoire en mains. Il suffit de se poser cette autre question : Quand et dans quelles circonstances ces confessions ont-elles vu le jour ? En est-il une seule où l'on sente, si je puis

ainsi dire, les pulsations du mouvement réformateur dans toute la force de sa première et verte jeunesse? Un seul des magnifiques écrits réformateurs de Luther, son programme pour l'*Amélioration de l'Etat chrétien*, ou son traité de la *Captivité de Babylone*, a-t-il été jugé digne de l'honneur de servir de symbole à l'Eglise luthérienne? Compte-t-on, au nombre des confessions des Eglises réformées, les « conclusions » prononcées par Zwingle, avec une si admirable clarté d'esprit, lors de la première dispute de Zurich, ou du moins l'une des professions de foi plus systématiques qu'il adressa à Charles-Quint et à François Ier? Les thèses de la dispute de Berne, si décisive pour la Réformation en Suisse, en a-t-on fait usage dans la suite, quand s'introduisit le régime de la contrainte confessionnelle?

Si divergentes que puissent être nos vues *dogmatiques*, il ne peut pas, sur ce fait *historique*, y avoir deux opinions. Les plus anciens écrits symboliques appartiennent déjà, sans exception, à une génération postérieure. Ils sont l'œuvre d'une époque où non seulement le souffle de vie qui avait enflé les voiles de la réformation à son origine avait depuis longtemps perdu sa puissance, mais où ceux qui servaient d'organes à la pensée théologique se trouvaient parqués dans des camps ennemis. A Augsbourg déjà, il ne fut pas présenté moins de trois confessions rivales. Et des symboles qui naquirent plus tard on peut dire qu'ils se sont donné pour tâche essentielle d'accabler d'anathèmes de plus en plus rigoureux quiconque ne pensait pas de même, et d'accentuer d'une façon toujours plus tranchante les divergences dogmatiques.

Au sein du catholicisme, c'est seulement après que les tentatives de conciliation de Contarini eurent été étouffées que la tendance représentée par Caraffa et Loyola réussit à prendre le dessus. L'inquisition et l'index frayèrent la voie à l'asservissement des esprits. Alors seulement les canons du concile de Trente et le catéchisme romain purent barrer le chemin aux idées de réforme, comme autrefois le boulevard talmudique avait fait pour les idées de l'Evangile. — Sur terre réformée de même, ce n'a été que l'ère de Calvin qui a imposé aux esprits,

à titre de doctrine seule autorisée, ces enseignements scolastiques touchant les impénétrables secrets de Dieu. Chose digne de remarque, à chacune des deux phases principales du concile de Trente répondirent aussitôt divers symboles de couleur calviniste : à la première phase, le *Consensus Genevensis* et le *Consensus Tigurinus*, au moyen desquels Calvin espérait en première ligne paralyser l'opposition qui s'était produite contre lui à Berne ; à la seconde phase, la grande Confession helvétique et le Catéchisme de Heidelberg. — Le luthéranisme subit le contre-coup de ce mouvement. C'est en face des symboles calvinistes que du côté luthérien on en vint à se retrancher définitivement dans la Formule de concorde. Dès lors on n'a cessé de se pousser réciproquement toujours plus avant sur cette pente fatale. Le synode de Dordrecht, s'appuyant sur un coup d'Etat des plus indignes, pour aboutir à la destruction violente de la réforme hollandaise indigène, provoqua cette nouvelle réaction du luthéranisme qui devait porter des fruits si amers dans la guerre de Trente ans. Est-il besoin de rappeler l'oppression que fit endurer aux puritains le dogme épiscopal anglican, ou encore le synode puritain de Westminster ? Faut-il remettre en scène la *formula Consensus* helvétique, ou le *Consensus repetitus fidei veræ lutheranæ* de Calov ? Ce serait peine superflue : l'ouvrage classique de Alex. Schweizer sur « les dogmes centraux » a suffisamment démontré comment le dogmatisme, en se développant à outrance, n'a fait qu'amener son propre effondrement.

Non, ce n'est point sous ces incrustations dogmatiques que nous irons chercher le principe du protestantisme, ni même ce que fut proprement la Réformation. Ce serait procéder, non en historien, mais en dogmaticien, et l'on nous reprocherait avec raison de reconstruire l'histoire d'après des théories arrêtées d'avance. Il s'agit d'aller droit aux sources vives. De même que nous n'avons pas le droit de façonner l'Evangile de Jésus d'après la dogmatique de l'un des types d'enseignement apostoliques, de même aussi nous ne pouvons apprendre à connaître la Réformation autrement qu'en recourant à ses documents originaux. Aucune des Eglises particulières qui se sont constituées

plus tard n'a le droit de se mettre à la place du mouvement primitif, général, infiniment élevé au-dessus de tous les noms sectaires de luthéranisme, de calvinisme et d'autres semblables.

Au contraire, veut-on arriver à une conception vraiment historique de la Réformation, rien n'est plus important que de se familiariser avec cette littérature populaire étonnamment riche des premières années de la Réforme, dont les puissants pamphlets de Luther ne sont que le noyau. Il y a peu d'années seulement, on a de nouveau mis la main sur un de ces écrits religieux faits pour enflammer le peuple. Il s'était répandu au loin ; on le lisait dans presque toutes les langues de l'Europe. La traduction italienne de ce traité, retrouvée la première, amena la découverte successive d'une édition française, puis d'une anglaise, d'une allemande, et finalement il se trouva que l'original était hollandais. Depuis trois siècles cette *Somme de la Sainte Ecriture* était tombée dans un oubli aussi profond que le traité du *Bienfait de Christ*, retrouvé quelques dixaines d'années plus tôt.

Mais il faut faire encore un pas de plus dans cette direction. Il n'est pas, pour notre investigation historique, de tâche plus importante que celle de déterrer pour ainsi dire l'œuvre primitive de la Réforme violemment détruite par la contre-réformation. Dans les pays où le mouvement réformateur finit par l'emporter, l'Eglise a revêtu dans la suite une forme bien différente de ce que la Réformation avait été au début. Le mélanchtonisme fut supplanté par le luthéranisme exclusif, comme le zwinglianisme le fut par le calvinisme. La ville de l'Union par excellence, Strasbourg, avec sa *Confessio tetrapolitana*, se vit imposer par la violence cette confession d'Augsbourg qu'on a osé naguère lui représenter comme son rempart qu'elle ne saurait abandonner sans parjure. Ce fut anciennement la gloire de Bâle de servir de refuge aux hommes opprimés par le luthéranisme et le calvinisme officiels, à Carlstadt et à Cellarius, à Schwenkfeld et à Frank, à Castellion et à Curione.

Si donc nous voulons sentir palpiter le cœur de la Réformation à sa naissance, il s'agit pour nous d'en suivre avant tout

l'histoire dans les pays dont le mouvement religieux primitif a été violemment arrêté. Il faudra étudier, par exemple, les productions si profondément édifiantes de la première Réformation néerlandaise, refoulée déjà à partir de 1531 ; ou bien les témoignages saisissants laissés par les martyrs bavarois, moraves, autrichiens et tyroliens ; ou encore l'agitation puissante qui se produisit dans les districts du bas Rhin, avec Cologne pour centre : nous y voyons le comte Isenbourg et le docteur Westerbourg attester, à côté des martyrs Klarenbach et Flystedt, qu'il y a diversité de dons, mais un seul Esprit. Il en est exactement de même en Angleterre, où les premiers traducteurs de la Bible, Tyndal et Fryth, furent exécutés sous le règne de Henri VIII ; en Ecosse, qui eut dans la personne de Patrick Hamilton un martyr de sang royal ; en France, dont la première Réformation était encore en étroite connexion avec l'humanisme.

D'une manière générale, la Réformation primitive apparaît ainsi sous un tout autre aspect que lorsqu'on la juge en partant de la confession dogmatique de telle ou telle Eglise particulière. On y trouve encore réunis tous les éléments qui dans la suite ont été disjoints et sont devenus disparates. Il en a été un peu partout comme à Wittemberg, alors que Luther et Carlstadt vivaient côte à côte sans éprouver encore, l'un à l'égard de l'autre, cette jalousie dont Gottfried Arnold déjà devait signaler le caractère pathologique ; comme à Zurich où, lors des premières disputes de religion, Grebel et Manz, Hetzer et Hubmayer étaient encore les bienvenus auprès de Zwingli. Même en Suède, en Danemark, en Livonie, les initiateurs de la Réformation ont été certains hommes dont un autre âge ne s'est plus souvenu que comme d'hérétiques anabaptistes : Melchior Hofmann, Melchior Rink, Bernd Knipperdolling. Une fois que la guerre intestine eut éclaté entre les divers partis protestants, il ne fut pas difficile de dèsavouer les fractions qui avaient succombé dans la lutte. On n'avait qu'à suivre l'exemple de l'inquisition du moyen âge, qui, en même temps que les hérétiques, s'efforçait de faire disparaître et leurs livres et leurs noms. Ce n'est pas là ce qui s'appelle écrire l'histoire. Parce que Sickingen a succombé

avec ses amis, il serait tout aussi injuste de vouloir nier ses étroits rapports avec les réformateurs que de ravir l'honneur d'avoir été, eux aussi, des organes de la Réforme, à ces nombreux prédicants populaires qui, tels que le génial Kettenbach, sont rentrés dans l'obscurité par suite de la guerre des paysans. On ne saurait, au contraire, établir une distinction assez rigoureuse entre la Réformation comme telle et le résidu dogmatique et hiérarchique de toute cette puissante fermentation des esprits.

Les plus grands des réformateurs eux-mêmes occupaient dans ces premiers temps une position sensiblement différente de celle qu'on leur vit adopter plus tard, après que tant de leurs plus belles espérances se furent fanées. S'il n'en eût pas été ainsi, comment un de ces luthériens confessionnistes de notre temps aurait-il pu songer à prendre pour titre d'une histoire de la Réformation : *La lutte de Luther contre les principes antichrétiens de la révolution !*

Il est fâcheux que le sujet qui est à notre ordre du jour ne me permette pas d'entrer dans plus de détails sur ces beaux jours de la jeunesse de la Réformation. Mais aucun de vous ne regrettera de se plonger toujours de nouveau dans l'étude de ces années du premier amour, alors que le mouvement religieux n'avait point encore été envenimé par cet édit de Worms qui fit intervenir le potentat politique et amena un résultat si différent de celui qu'on avait pu se promettre d'abord.

4. Je puis supposer connue la suite de l'histoire de la Réformation. Aussi ne relèverai-je dans cette histoire que ce qui a trait à l'éclosion successive du principe protestant.

Déjà excommunié par le pape, le représentant de la conscience chrétienne fut appelé, par une faveur toute spéciale, à comparaître devant une assemblée de la diète de l'empire, sur laquelle l'élite de la nation fondait d'ardentes espérances. Mais déjà la politique astucieuse du légat du pape avait ménagé au réformateur l'impasse devant laquelle, non seulement les adhérents de l'autorité papale, mais les partisans de l'autorité des conciles devaient reculer avec effroi. Néanmoins Luther proclama sans faiblir ce que lui dictait sa conscience. L'empereur,

cependant, étranger au pays et vieilli bien avant l'âge, opposa au premier postulat du peuple allemand l'autorité de son confesseur. Lors donc qu'à l'excommunication papale vint s'ajouter le ban de l'empire, force fut bien aux représentants des idées de réforme de se ressouvenir du grand principe de la primitive Eglise luttant pour son existence : *Quid est imperatori cum ecclesia?* En dépit des efforts combinés du pape et de l'empereur pour étouffer le mouvement, et déjà pendant l'éclipse involontaire de Luther à la Wartbourg, on vit se constituer çà et là les premières communautés. Aux chefs de la « noblesse chrétienne de nation allemande, » à qui le courageux moine de Wittemberg en avait appelé, vinrent se joindre quelques princes comprenant les besoins de leur temps et de nombreux représentants des villes impériales. Au milieu du déchaînement de la guerre tant du dehors que du dedans, trop tôt suivie, hélas! des funestes querelles des théologiens entre eux, les hommes de foi qui réclamaient la satisfaction des besoins de la conscience chrétienne, blessée par la corruption de l'Eglise, s'unirent d'une façon toujours plus étroite.

L'empereur, lui, était guidé uniquement par des considérations politiques. Après avoir terrassé son rival, le roi de France, qui lui disputait la faveur du pape, il se figurait qu'au moyen d'une majorité habilement constituée (préparée, pourrait-on presque dire, d'après la même recette que le dernier synode général de Berlin), il lui serait aisé de contraindre la minorité des Etats à rétablir la messe et la confession. La diète de Spire de 1529 devait ainsi servir à exécuter les décisions de celle de Worms de 1521. Mais c'est alors, par le décret suprême de Dieu, que sonna l'heure de la naissance du protestantisme. Ce qu'à Worms un seul homme, fort de sa foi en Dieu, avait déclaré en face de l'empire et de son chef, les signataires de la protestation de Spire, — entièrement d'accord en cela avec les premiers témoins de l'ancienne Eglise, qui revendiquaient la liberté religieuse comme un droit naturel de l'homme, — le proclamèrent à leur tour comme un principe clair et indéniable: le principe que, dans les choses de la foi, la majorité n'a rien à prescrire à la minorité. Dans ce domaine-là « nul ne peut ré-

pondre pour autrui; chacun ne relève que de lui seul, » — chacun du moins de ceux qui, conduits par Christ, ont appris à voir en Dieu leur Père.

Ainsi le droit absolu de l'individu religieux de se déterminer lui-même, *l'individualisme chrétien :* voilà, d'après l'histoire, le principe fondamental du protestantisme. Dignes de la grande maxime qu'ils proclamaient alors, les partisans de la réforme de Luther protestèrent du même coup contre une condamnation de celle de Zwingle, sans que les représentants de cette dernière eussent été mis en demeure de se faire entendre. C'est pourquoi quiconque a réellement saisi l'idée, sérieuse et sainte entre toutes, de cette protestation, ne songera jamais à se réserver à lui seul le droit de la libre conviction. Non, ce dont il s'agit ici, c'est le droit égal de tous, comme base de l'avenir.

Que je voudrais pouvoir le décrire, au moins dans ses grands traits, ce principe capital du protestantisme, et esquisser l'immense transformation de toute la vie spirituelle des peuples, dont il a été le point de départ en affirmant les droits de la conviction personelle! Car, en définitive, l'Etat moderne tout entier, avec la liberté de conscience et de croyance pour base, qu'est-il sinon un rejeton de ce principe? Mais plus ce sujet est grandiose et riche, plus il nous impose le devoir de nous restreindre. Laissez-moi donc, pour compléter cet exposé, vous renvoyer aux rapports cantonaux, qui définissent à peu près tous de la même manière le principe du protestantisme.

Suivant les traces de Vinet et de Ch. Chenevière, M. Astié se rencontre jusqu'à la lettre avec la formule que j'ai choisie, celle de « l'individualisme chrétien. » M. E. Martin renverse les termes et dit : « christianisme individuel, » tandis que M. Delétra a cru devoir faire entrer dans sa définition la notion du christianisme lui-même en disant : « la communion de vie directe et personnelle avec Dieu par Jésus-Christ. » M. Straumann s'est arrêté à une formule analogue : « l'obtention du salut par un abandon confiant à Jésus-Christ, par opposition à la médiation de l'Eglise. » — M. Rüetschi résume le principe du protestantisme, par son côté individuel, dans « la filialité

divine, » au point de vue social, dans « le règne de Dieu. » — La thèse fondamentale de M. Güder est que « la conscience ne se laisse pas imposer la loi de la majorité. » Enfin la société pastorale du bas Simmenthal définit notre principe en ces mots : « l'aspiration à se rapprocher le plus possible du principe de la filialité divine personnifié en Jésus. »

D'accord sur le fond, il importe d'autant moins que ces définitions diffèrent plus ou moins dans l'expression. Une dispute sur le nom le mieux approprié à la chose ne serait, pour parler avec le poète, qu' « un vain bruit et une fumée obscurcissant la chaude lumière du ciel. » Ce qui importe, en revanche, beaucoup, c'est de ne jamais perdre de vue combien peu l'idée du *protestantisme* coïncide avec celle des *églises protestantes*. Tout comme nous avons dû faire une distinction entre le fait historique du mouvement réformateur, en tant que rénovation de l'Evangile, et le fait historique du protestantisme; de même faut-il distinguer de ce dernier le fait historique ultérieur d'Eglises protestantes se formant les unes à côté des autres, avec des divergences toujours nouvelles. Ce nom de *protestantes* ne servait même à l'origine qu'à désigner les Eglises se rattachant à Luther, par opposition aux Eglises *réformées selon la Parole de Dieu*. Entièrement d'accord avec Luther lui-même, nos grands historiens pragmatiques du XVIIIe siècle ne parlent pas encore d'une Eglise et d'une doctrine *luthériennes*, ils disent : doctrine *protestante*, Eglise *protestante*. Et à côté, se trouvent les Eglises *réformées* avec leur système de doctrine particulier. Ce n'est pourtant pas sans de bonnes raisons que ces dernières, de plus en plus, ont tenu à prendre leur part de ce nom de « protestantes. » Et l'avenir aura à élargir encore bien davantage les cadres du protestantisme. « Le Seigneur Jésus-Christ, se demandait Rothe peu après son retour de Rome, n'aurait-il point eu de la Réformation, qu'il a faite, une idée plus large, plus compréhensive que Luther et Zwingle, par qui il l'a faite ? » Quelques années plus tard, il ajoutait : « L'*ecclésiasticisme* protestant (das protestantische *Kirchenthum*) n'est que l'humble forme de serviteur qu'a revêtue le *christianisme* protestant. » Et parmi les dernières notes écrites dans ses

Heures tranquilles, on rencontre ce mot : « Le christianisme protestant en est encore à ses premières années d'enfance. Il ne faut donc pas s'étonner s'il en est toujours à son A B C. »

Notre première question était celle-ci : Quel est le principe un et central du protestantisme? la pensée fondamentale qui a présidé à son développement et n'a dès lors pas cessé d'agir? Nous avons trouvé dans la protestation de Spire le germe de ce principe, et nous retrouvons les effets de sa force d'impulsion dans le protestantisme de notre époque. C'est là un fait dont l'histoire pourrait nous offrir de nombreux parallèles. Qu'il suffise d'en appeler à une seule analogie : je veux parler de la relation qui existe entre les premières alliances des Waldstætten et la Confédération suisse des temps modernes ; ou bien de la proclamation de l'indépendance des colonies transatlantiques d'où sont sortis les Etats-Unis actuels, si riches d'avenir.

Nous ne saurions, nous protestants, avoir une trop haute idée de notre principe. Mais, précisément à cause de cela, il ne faut pas que ce principe rétrécisse nos vues quand nous les portons au delà de son domaine propre. Il doit, au contraire, nous apprendre à les élargir constamment. Voulons-nous être des protestants authentiques, conséquents, réclamant non pour eux-mêmes seulement, mais pour chacun, le plus sacré des droits de l'homme et du chrétien, la liberté absolue de croyance? Dans ce cas, notre position en face du catholicisme idéal devra être la position irénique de nos pères, aux jours de Worms et de Spire. Sans doute, en face du *papisme*, dont les champions ne laissent échapper aucune occasion de renouveler leurs invectives contre la Réforme, et ne se lassent pas de chuchoter à l'oreille des détenteurs du pouvoir politique ce conseil : « Pour asservir les âmes, vous n'avez pas de meilleur allié que moi, pourvu que vous vous prosterniez les premiers devant moi et que vous adoriez mon infaillibilité ! » — en face du papisme, la devise du chrétien protestant sera : Pas de concession ! Mais s'agit-il du *catholicisme?* alors faisons ce qui peut dépendre de nous pour réaliser toujours davantage l'idée qui a inspiré ce beau cantique :

O Jésus, tu nous appelles
A former un même corps!

Dans les dogmes catholiques aussi, tel que celui de la tradition, de la messe, de l'adoration des saints, il y a un élément idéal que nous avons à dégager de son enveloppe, exactement comme nous devons le faire pour les dogmes des vieilles Eglises protestantes. Grâce à Dieu, ils sont tombés de part et d'autre, pour les hommes de notre siècle, les murs de refend dogmatiques. Plus on s'est vu de près, plus on a reconnu qu'on est faits pour aller ensemble. Quand aujourd'hui il se forme une nouvelle communauté de protestants ou de catholiques disséminés, ce n'est plus, comme jadis, au milieu d'hostilités et de luttes; au contraire, les représentants de la majorité sont les premiers à se réjouir de l'égalité de droit dont jouit la minorité. Quelle heure solennelle et bénie que celle où le doyen Heim faisait, l'année dernière, la dédicace d'une chapelle protestante au chef-lieu du demi-canton catholique des Rhodes-intérieures! Non moins solennel fut le jour où Berne, la vieille cité réformée, créa, dans son université, une faculté catholique à côté de celle de théologie évangélique.

Peut-on, en échange, imaginer pire intolérance, et plus diamétralement opposée au principe essentiel du protestantisme, que celle de ces gens, ignorant leur propre histoire, qui vont répétant sans cesse aux hommes non moins pieux qu'érudits qui ont entrepris sur le terrain même du catholicisme le rude combat avec les prétentions sacrilèges du vaticanisme: « Si vous voulez être conséquents, rattachez-vous à l'Eglise protestante! » Et à laquelle des Eglises protestantes, je vous prie? auquel de tous ces symboles, hors desquels il n'y a, dit-on, pas de salut? Comme si, en ce qui concerne la forme de l'Eglise, le principe catholique n'était pas tout aussi positif que celui du protestantisme est négatif! Bénissons Dieu de ce qu'au sein même du catholicisme a commencé un mouvement de réforme dont nous ne voyons, il est vrai, aujourd'hui que les premiers germes déposés en terre, mais dont nos neveux à nous bénéficieront un jour. En effet, le catholicisme et le protestantisme ne sont pas seulement, comme le dit un mot dont

on a beaucoup abusé, des frères séparés : ils sont destinés à se compléter réciproquement. Leur séparation violente leur a causé à l'un et à l'autre un grave dommage. Si étroit et si fossile que nous paraisse le catholicisme post-tridentin en comparaison de l'Eglise du moyen âge, est-il chose plus mesquine que le particularisme des Eglises protestantes quand elles prétendent confiner le salut chacune dans les limites de son étroite enceinte ! Toute Eglise vivante de l'avenir devra donc inscrire sur son drapeau l'*universalisme chrétien* en même temps que l'*individualisme chrétien*. Toute réforme au sein du catholicisme a besoin d'un élément protestant, et il faut un élément catholique à toute réforme au sein du protestantisme.

(A suivre.)